

## Pâques 2017

### « Tout est accompli »

#### *Vigile pascale*

**Évangile selon saint Matthieu :** « *Après le sabbat, à l'heure où commençait à poindre le premier jour de la semaine, Marie Madeleine et l'autre Marie vinrent pour regarder le sépulcre. Et voilà qu'il y eu un grand tremblement de terre ; l'ange du Seigneur descendit du ciel, vint rouler la pierre et s'assit dessus. Il avait l'aspect de l'éclair et son vêtement était blanc comme neige. Les gardes, dans la crainte qu'ils éprouvèrent, se mirent à trembler et devinrent comme morts. L'ange prit la parole et dit aux femmes : « Vous, soyez sans crainte ! Je sais que vous cherchez Jésus le crucifié. Il n'est pas ici ; il est ressuscité, comme il vous l'avait dit. Venez voir l'endroit où il reposait. Puis, vite, allez dire à ses disciples : "Il est ressuscité d'entre les morts, et voici qu'il vous précède en Galilée ; là vous le verrez. Voilà ce que j'avais à vous dire." Vite, elles quittèrent le tombeau, remplies à la fois d'une grande crainte et d'une grande joie, et elles coururent porter la nouvelle à ses disciples. Et voici que Jésus vint à leur rencontre et leur dit : "Réjouissez-vous". Elles s'approchèrent, lui saisirent les pieds et se prosternèrent devant lui. Alors Jésus leur dit : "Soyez sans crainte, allez annoncer à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée : c'est là qu'ils me verront." » (28,1-10)*

« Tout est accompli ». Tels sont les derniers mots de Jésus au moment de sa mort, selon l'évangile de Jean (Jn 19, 30). Cette parole s'enracine dans la longue mémoire de son peuple, la Bible, mais aussi de toute l'humanité confrontée au scandale de la mort du juste. Prononcée au moment de la mort du crucifié, cette parole pourrait être entendue comme un point final, au terme d'une vie bien remplie s'achevant dans la logique du combat contre les forces du mal, une mission couronnée par le martyre. Les réduire au « mot de la fin » serait méconnaître sa signification, car ce n'est pas un point final. C'est un seuil qui ouvre sur l'inconnu. Inconnu, parce qu'il échappe à nos calculs et à nos prévisions. Il me semble que cette situation est une chance, car cette ouverture est en réalité un seuil. Sur le seuil ! Telle est notre situation maintenant et si nous nous y avançons nous verrons s'ouvrir un espace pour notre vie. Cet espace nous replace dans la situation de ce qui s'est passé au matin de Pâques selon l'évangile de Matthieu. Marie Madeleine et l'autre Marie vont au tombeau. Elles avaient l'intention d'honorer leur maître pour qui les rites de sépulture n'avaient pas pu être achevés. Elles étaient dans la tristesse du deuil et ne pouvaient pas prévoir l'imprévisible qui est rapporté en deux moments différents.

Un premier événement nous est rapporté dans le langage classique des récits bibliques où des élus reçoivent une mission dont les anges sont les annonciateurs, eux les médiateurs entre le Ciel et la Terre. Les femmes sont confrontées à une situation inimaginable : la lourde pierre qui fermait le tombeau est roulée ; pris de panique, le corps de garde placé par les autorités s'est évanoui ; le tombeau est vide. Elles sont sidérées ! Elles sont prises dans un mélange de joie et de crainte – les deux versants de l'émerveillement. Elles reçoivent alors une mission : dire à tous les disciples que Jésus est vivant et qu'il les précède en Galilée. Elles prennent le chemin du retour.

Un deuxième événement se produit alors. Jésus lui-même vient à leur rencontre. Il leur parle. Il les salue par une expression qui invite à la joie. Il efface en elle la peur qui les habitait face aux phénomènes extraordinaires dont elles avaient été les témoins. Jésus renouvelle la mission qu'elles avaient déjà reçue : être les messagères de la grande nouvelle et demander

aux disciples de reprendre la route pour aller le rencontrer là où ils l'avaient vu la première fois.

Ainsi le récit de l'évangile selon saint Matthieu ouvre une perspective qui peut nous sembler étrange en raison des phénomènes qu'il rapporte, car ils ne sont pas de notre culture. Ce serait bien superficiel de ne pas voir que l'essentiel est dans le mouvement. Les femmes vont au tombeau ; l'ange leur demande de revenir porter la Grande Nouvelle ; elles partent à la hâte en courant. Sur cette route, elles voient Jésus qui leur demande de se hâter pour transmettre aux autres disciples l'appel à prendre la route. Marcher, courir, aller de l'avant : telle est la manière de vivre la Bonne Nouvelle : l'amour qui agit. Ainsi la parole de Jésus « tout est accompli » ouvrait sur ce nouvel espace de vie, de don, de mission pour porter la bonne nouvelle de la victoire sur la mort.

Ainsi cette nuit, nous nous plaçons au même seuil que les premiers témoins de la résurrection. Nous sommes devant un espace qui a pour dimension l'infini. Nous avons bien conscience d'être passants et pèlerins sur cette terre. La certitude de notre foi et la rencontre du Ressuscité sont une invitation à aller toujours de l'avant, à la rencontre de celui qui vient. Marcher, c'est alors laisser venir à nous celui qui vient. L'écouter, c'est accéder au dynamisme de ce qui ne nous laissera pas de repos. Le Ressuscité ne donne pas une réponse qui effacerait les questions ; il invite à porter le souci des autres ; la croix est dépassée par l'amour. L'amour ? Oui l'amour qui nous rend proche du prochain ; cette force qui, sans souci de possession, nous appelle à aller toujours plus avant et à transgresser sans relâche un ordre de mort et de destruction. Heureux sommes-nous d'y marcher à grand pas, fut-ce ce matin un premier pas.

### *Messe du jour*

**Évangile selon saint Jean** : « *Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine se rend au tombeau de grand matin ; c'était encore les ténèbres. Elle s'aperçoit que la pierre a été enlevée du tombeau. Elle court donc trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : "On a enlevé le Seigneur de son tombeau, et nous ne savons pas où on l'a déposé." Pierre partit donc avec l'autre disciple pour se rendre au tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre et arriva le premier au tombeau. En se penchant, il s'aperçoit que les linges sont posés à plat ; cependant il n'entre pas. Simon-Pierre, qui le suivait, arrive à son tour. Il entre dans le tombeau ; il aperçoit les linges, posés à plat ainsi que le suaire qui avait entouré la tête de Jésus, non pas posé avec les linges, mais roulé à part à sa place. C'est alors qu'entra l'autre disciple, lui qui était arrivé le premier au tombeau. Il vit, il crut. Jusque-là, en effet, les disciples n'avaient pas compris que, selon l'Écriture, il fallait que Jésus ressuscite d'entre les morts.* » (20, 1-9)

« Il vit et il crut ». Le rassemblement de ces deux verbes a aujourd'hui quelque chose de provoquant pour notre esprit façonné par la modernité. Nous avons l'habitude de tout opposer : le moi et l'autre, le sujet et l'objet, l'individu et la société, etc. Dans cette logique, il est convenu de présenter comme exclusifs les deux verbes : voir et croire. Voir serait source de certitude ; seul le traitement rationnel des observations serait source de la certitude, tandis que croire ne serait source que d'opinion et ne pourrait faire accéder à la vérité. Croire conduirait à rester à l'ombre, prisonnier des apparences, voire de l'illusion. Cette opposition n'est pas fautive ; il est souvent utile de la mettre en œuvre, en premier lieu aujourd'hui contre le fanatisme ; il n'empêche qu'elle est superficielle. La vraie vie est bien plus riche que ne

veut le dire l'opposition du voir et du croire, réduits à s'exclure comme le blanc du noir sur le papier ou les rouge et le bleu sur les panneaux de signalisation. C'est oublier que la vie humaine est tout à la fois chair et sang, parole et pensée, imagination et raison, corps et âme. Cet oubli nous empêche d'entendre le cœur même de notre foi dite dans le symbole baptismal par les mots : « Je crois en la résurrection de la chair ».

La vie humaine est enracinée profond dans l'histoire et notre corps est le fruit de tant de millénaires de progrès qu'il est éclairant de le voir comme une mémoire. Non pas la trace figée, mais l'épanouissement d'une unité advenue comme le fruit d'une lente élaboration ; nul n'ignore que les atomes qui nous constituent sont le fruit de l'évolution cosmique ou encore que les gènes qui président à notre constitution sont apparus dans la patience tâtonnante des âges de la vie sur Terre. Nul n'ignore que l'humanité est apparue après le long apprentissage de populations dont nous n'avons que des traces, mais dont nous savons qu'elles ont sélectionné les formes premières de l'intelligence. Ainsi notre chair et notre sang sont une mémoire inscrite dans la singularité d'un corps devenu capable de voir et de penser. Loin de s'opposer, le voir et le croire puisent dans cette vaste mémoire, cette source d'énergie ; ces actes s'accordent, parce que la vie humaine, si elle est récapitulation, est aussi inspiration.

Inspiration ? Quelque chose qui vient d'ailleurs comme un don sans lequel nul ne saurait expliquer l'apparition du nouveau. Tout vivant doit faire advenir du neuf en répondant à ce qui est en avant de lui, au-delà de l'immédiat, plus riche d'espérance. En humanité, c'est un appel, un acte de l'esprit. Comme la lumière dans le noir. Ainsi quand un être humain advient à son humanité, l'inspiration est ce moment singulier où sont données l'orientation des activités et la mobilisation des forces au moment de l'éveil des aptitudes pour un destin singulier.

Ainsi l'humanité est elle-même quand sont unifiées, dans le même acte de vivre, la mémoire, le voir, le croire et l'inspiration. La résurrection est ce moment où tout cela nous est manifesté dans toute sa force. C'est ce qui advint ce matin pour le disciple bien aimé, celui qui nous représente dans le récit évangélique. En se penchant sur le tombeau ouvert, il vit et il crut du même mouvement qu'advint à sa mémoire les Écritures et que lui fut donné part à l'Esprit du Dieu vivant.

Tel est le secret de notre vie : une présence. Le visage, le nom, la parole de celui qui accomplit tout ce qu'annonçait les Écritures, toute l'attente humaine habitée par une promesse. « Il vit et il crut » : il vit que Dieu avait tenu parole et réalisé sa promesse en arrachant Jésus à la mort et en faisant le principe d'une humanité nouvelle. Notre foi se définit par cet acte où advient sa présence : sa parole, son nom, son visage.

Dominicaines des Tourelles  
Saint-Mathieu de Trévières, 16 avril 2017  
**Jean-Michel Maldamé**